

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles

PREMIÈRE PARTIE

1910

Sous la Comète et sous la pluie

Prélude en mineur!

Vingt-deux ans après! A vouloir faire la somme, tu retrouves dans ta mémoire des souvenirs ou trop vagues ou trop personnels. Tu en étais cependant de ces années lointaines! Des régions du cerveau paraissent endormies.

1910. L'Exposition universelle, son fracas, sa triste destinée. Dans la pénombre, l'Université. Le reste est silence. Que ne peut-on tirer du passé une année, enveloppée de son atmosphère comme d'une écorce, la faire surgir comme une carte du jeu d'un prestidigitateur! Il n'est pas d'incantation efficace. Il faudra se documenter. Il faudra se documenter sur sa propre existence et c'est là ce qui est paradoxal. Il faudra rechercher dans de vieux journaux la saveur oubliée de ces jours lointains.

Le chemin qui mène à la Bibliothèque Royale n'a pas changé. Par la croisée, voici comme autrefois le dos d'athlète de Charles de Lorraine, sa perruque et son tricorne, jeté si bizarrement à côté de lui.

Bibliothèque Royale : la place du Musée a-t-elle gardé des souvenirs précis sur les années qui ont précédé la guerre? Même calme, même solitude, mêmes géraniums. Il n'est pas dit qu'elle se soit arrêtée à cette période. Elle est peut-être remontée plus loin, en des temps plus placides, plus tranquilles, parce qu'alors déjà...

Bibliothèque Royale.

Où sont les Russes faméliques qui se penchaient sur des volumes compacts et se nettoyaient les ongles, en lisant? Où sont les Polonais nerveux qui cachaient leur misère derrière des montagnes de bouquins qu'ils étaient les seuls à demander? Commissaires du peuple, ministres, ou morts tout simplement? Qui le sait? L'Université envoyait dans ces bâtiments austères non pas ce qu'elle comptait de meilleur, mais de plus curieux : des esthètes, des révolutionnaires, des chercheurs et des ratés.

Bruxelles 1910...

Au fond, il n'y a pas de raison péremptoire de chercher l'année qui porte ce millésime à la place du Musée plutôt qu'ailleurs sinon que la génération dite de guerre, parce qu'elle la fit ou la vécut, était en âge d'études, qu'à peu de chose près elle peut y retrouver intact le visage d'un endroit qui lui fut cher et que le recueillement et la lecture y sont encore agréables.

1910.

Le siècle commence en Belgique avec dix années de retard. Qui prétendra qu'il s'était amorcé en 1897? A l'Exposition, au Cinquantenaire, l'électricité a fait une première apparition, mais la ville et le pays n'en ont pas moins continué de s'éclairer au pétrole et au gaz. Paris, ville précoce, a pris le départ au coup de cloche. Elle l'a peut-être même devancé. L'on y parlait du vingtième siècle avant la *Worlds Fair* de 1900, la statue de la Parisienne et les cascades lumineuses. A Bruxelles, il a fallu le temps de réfléchir. Les événements ont dû se charger de bousculer une torpeur native qui aurait aidé le dix-neuvième siècle à se survivre encore.

Léopold II est mort en 1909. Albert I^{er} est monté sur le trône. Un nouveau règne s'ouvre à propos, pour commencer une ère nouvelle. A Bruxelles, le bourgmestre De Mot est mort, lui aussi. M. Max lui succède. Une secrète harmonie s'établit dans les renouvellements. Ce n'est pas qu'on liquide, mais en établissant l'actif de quelques successions de marque, on dresse des bilans, des inventaires. L'Exposition mettra en vogue les statistiques et les discours commémoratifs. Les orateurs et les statisticiens aiment les chiffres ronds. Pour eux, 1910 sera une date facile à noter, facile à retenir.

Léopold II, curieux homme. La Belgique, devant son tombeau à peine fermé, ressemble assez bien à la cuis-

nière provinciale qui aurait hérité de son maître, vieux prodigue, vieux fantaisiste, un garage garni de cent voitures incomplètement payées et un portefeuille à surprises. L'année commence sur cette note qui vibrera et se répétera pendant longtemps : la succession de Léopold II. Il en sera question au Parlement, chez le bourgeois et chez le manouvrier. Elle ameutera les chats fourrés et les robins. Elle défraiera les conversations des gens avides de mystère et de scandales. D'aucuns suivront les allées et venues de la Princesse Louise, de la Princesse Stéphanie, de la Princesse Clémentine, comme de l'épouse morganatique du vieux souverain.

Ce n'est pas la gratitude qui étouffe la vieille cuisinière. Son patron a toujours suscité dans son cœur plus d'étonnement que d'amour. Aussi, c'est le moment des indiscretions, des révélations et des bavardages posthumes. Elle fouille, à sa mortuaire, les coffres en bois exotiques et en acier. Ils contiennent plus de papiers que d'objets précieux. Il y est question de colonies, d'entreprises commerciales, industrielles, et d'amour. Il y est question de sociétés anonymes, de fondations et de fils naturels. Les gardiens effrayés, les notaires voudraient refermer ces boîtes à Pandore, mais elles résistent à leurs poussées. Le secret des cadenas et des serrures est perdu. L'ombre du vieux Roi ricane dans l'ombre. Il a gardé dans l'outre-tombe quelque chose de satanique, comme tel prince ou tel banquier florentin dont il aurait pu se réclamer. Il se venge, semble-t-il, des incompréhensions et des résistances auxquelles il s'est heurté.

Ministres, parlementaires, parents et courtisans, il n'épargne personne. Il doit même se réjouir de leur nervosité et de leur terreur. Un certain cynisme ne l'a pas quitté. Leurs angoisses ne sont pas faites pour lui déplaire. Il n'est pas épargné par eux. Il ne les épargne guère. La partie est égale. Des gens palabrent autour de son cercueil, comme s'il s'agissait d'un simple mortel qui eût été dans les affaires et eût causé maints tourments à sa famille et à ses proches. On y pleure, mais surtout on y tremble, on y menace. Les créanciers d'une princesse s'agitent, et le papier timbré commence à pleuvoir sur le testament. La mesquinerie couvre des volontés dernières qui ne manquaient pas de grandeur. Les cardinaux embarrassés sont bien contraints de reconnaître qu'il y a une épouse, des enfants, que le mariage religieux du Roi avec Caroline de Lacroix, dite la baronne Vaughan, présente tous les caractères d'une union régulièrement consacrée, tandis que les financiers s'entretiennent de la fondation Niederfulbach.

Succession d'un roi.

Elle décèle de la grandeur, des tripotages et des compromissions. Elle révèle du génie, de la bassesse et de l'humanité pantelante. Elle mêle les marchandages, les complaisances et les détresses. On jase, on daube, on bavarde. On se passionne, l'on juge passionnément et l'on condamne.

Les anecdotes vont leur train et la calomnie. Ce que l'on ne sait pas, on le forge.

Le frère de Léopold II, le Comte de Flandre, incarne, avec grandeur, l'esprit d'autrefois, en contraste avec les tendances nouvelles. Il rappelle, lui aussi, une histoire, véridique celle-là, et il le fait avec plaisir, pour montrer qu'il est conscient de certaines différences. Le Roi, à quelques années de là, devant un pressant besoin d'argent, s'était adressé à Bleichröder, banquier berlinois. La signature royale devait, pour garantir le prêteur, être avalisée par son frère, et Van Praet, le ministre, s'était rendu chez le Comte de Flandre pour solliciter de lui cette aide. « Mon cher », avait déclaré le Comte de Flandre à Van Praet, « quand mourut le Roi, mon père, on a dit dans les Cours d'Europe : Léopold I^{er} laisse deux fils, l'un est habile et l'autre l'est beaucoup moins. Voici où en est arrivé l'un ! » Et le Comte de Flandre de se frotter les mains, car tout le monde savait qu'il était fort riche, d'une richesse sûre et de bon placement.

Injustice. Partialité.

Le sentiment à l'égard de Léopold II était à cette époque à peu près général. La cession du Congo à la Belgique ne s'était pas faite sans heurts. La cuisinière, outre qu'elle héritait de cent automobiles, en un temps ou tel legs apparaissait une lourde charge, avait accepté de nourrir un éléphant en cage, et elle ne savait comment s'y prendre.

La bourgeoisie se montrait fort injuste vis-à-vis de Léopold II. Elle manquait de recul, recul indispensable pour juger son œuvre. La statue commémorative, qui

lui était due, elle l'élevait sans enthousiasme : on ne la voyait guère encore que jusqu'à la ceinture. Les Belges ne devaient l'appeler que plus tard le grand Roi. Ils épelaient pour la première fois, à titre de propriétaires et avec la nette conscience qu'ils avaient engagé une partie de leurs destinées dans ces contrées lointaines, les syllabes étranges : Uelé, Mayumbe, Kasai et Katanga.

Mais ce que le Souverain de l'Etat Indépendant du Congo s'était permis à l'abri d'un pouvoir personnel incontesté, Saxe-Cobourg, roi et renard mêlés, un petit peuple ne pouvait plus y songer. Les gains faciles lui devenaient interdits. Il y réfléchissait, travaillé de quelles inquiétudes, lorsque le ministre fit part à la Nation que l'administration renonçait au travail forcé, non seulement pour l'achèvement du chemin de fer des Grands Lacs, mais encore pour la construction du chemin de fer du Mayumbe. Les méthodes humanitaires, commandées par une simple décence politique et leur application effective, risquaient de coûter cher. Jamais, il ne fut autant question du Katanga et du Congo. La Belgique s'était engagée dans une aventure et ce qui devait faire trembler le plus audacieux, dans une aventure financière. Comment s'achèverait-elle ? La chicotte et les méthodes de force n'eurent jamais autant de partisans.

Petite gazette :

C'est l'époque où la Seine et la Bièvre inondaient le Jardin des Plantes à Paris, et où étaient ouvertes des

souscriptions pour les inondés de France. Le Cercle artistique se préparait à représenter une revue de Robert Sand et de Gustave-Max Stevens, intitulée : *De l'huile sur le feu* ou *Attention à la peinture*. L'époque où le docteur Maclaughlin succédait sur l'affiche au docteur Macaura et se flattait, clamant les mérites d'une ceinture électrique, de régénérer les hommes épuisés. Age mythique de l'électricité. L'époque où l'on dansait au Walhalla, rue de la Montagne, et où les journaux, y compris la *Réforme* et le *Petit Bleu*, publiaient les annonces de la Compagnie Cibils, des Pilules Coderre, des Magasins Léonhard Tietz. Sarah Bernhardt, à l'Alhambra, jouait *La Dame aux Camélias*, tandis que, dans les Observatoires d'Europe, les astronomes commençaient à s'entretenir d'une comète, la Comète de Halley.

La royauté n'a pas couru grands risques. Les Belges ne sont pas vindicatifs. Ils se gardent d'imputer au nouveau souverain ce qu'ils considèrent comme les fautes du défunt. Ils lui font, au contraire, une légende qui l'aidera à asseoir son crédit. Roi de Navarre, bon drille et populaire, en moins le libertinage. Une certaine nonchalance qui n'exclut pas la fermeté, une allure sympathique. Les sourires de la Reine et de ses enfants feront le reste. L'aristocratie, elle, se montre ombrageuse : le succès que les nouveaux souverains remportent va tout droit à la familiarité, à la bonté de la Reine et aux sentiments démocratiques du Roi. L'*Ulk*, de Berlin, représente Albert I^{er} s'écriant à la fin d'un toast : « Vive la Répu-



PLACE DU MUSÉE.

blique ». L'on raconte que, retournant un soir à Tervueren, il a pris dans son automobile, pour le reconduire chez lui, un wattman attardé au Pont de Woluwe. Ses manières sont un peu bien rondes, mais le discours du Trône, vague à souhait, remettra les choses dans l'ordre monarchique. S'il a eu des préférences personnelles, Albert I^{er} s'est souvenu qu'un roi constitutionnel doit les tenir secrètes. Par sa seule manière d'être, il aura conquis une popularité que rien ne viendra démentir. Le vieux Roi s'appelait lui-même « l'homme », se traitait à la troisième personne et boudait, sans vergogne, à ceux qui lui avaient résisté. Le Roi nouveau avait imposé un autre aspect à la royauté. Eût-elle été en danger que cela aurait suffi pour la sauver.

Nouvelles diverses :

Comme à l'accoutumée, les journaux étaient remplis de versions nouvelles du drame de Meyerling. L'on annonçait à Paris la première de *Chantecler* et Albert Giraud, à Bruxelles, publiait *La Guirlande des Dieux*, pur poème d'un poète exceptionnel. Les gendarmes sont dotés de bicyclettes. Ils n'en rejoignent pas, pour être plus vites, Pellaert, escroc subtil qui leur a brûlé la politesse à la prison de Saint-Gilles. Tandis que le populaire se gausse, Léon Peltzer, moins entreprenant, continue à purger sa peine à Louvain, en dépit des requêtes, des recours et des supplices. Paulhan, l'aviateur français, monte en avion à 1,380 mètres. Olieslagers, le favori

belge, on ne dit pas encore l'as, survole Oran à 150 mètres : performances !

Divertissements :

Le bourgeois flâneur qui s'est aventuré jusque-là peut sourire aux travaux qui s'activent, dans les chantiers du Solbosch.

Salons de l'Estampe : y font florès des joies de tout repos : Jean Luycken, le graveur à qui Joris-Karl Huysmans a fait une réputation tardive, et Martini, illustrateur italien d'Edgard Poe. Ce sont les invités de marque. A côté d'eux, Degroux, Danse, Hazledine, Flasschoen, Craps, Mignot y maintiennent une réputation de bon aloi. Le temps n'est pas aux bagarres artistiques. Le Salon de l'Estampe, qui est l'un des bastions du bon ton et de la politesse, ne les admettrait pas. Ce qui s'apprécie par-dessus tout, c'est le travail probe. Swyncop et Berthe Art triomphent dans des expositions particulières.

A la Monnaie, on entend *La Favorite*, *Orphée* et *Hérodiade*, sans ennui. *L'Eros vainqueur*, de Pierre de Bréville et Jean Lorrain, sera la seule nouveauté offerte au public. Pour déranger un peu ses habitudes, la pièce n'emportera auprès du public qu'un succès assez tiède. L'Exposition seule tolèrera quelques audaces dans le domaine artistique et les fera admettre, car c'est son rôle d'imposer en même temps pacotille et art authentique.

Au rayon des importations, durant les premiers mois de l'année, l'affaire Duez et l'affaire Rochette main-

tiennent le tirage des journaux. Elles offrent plus d'intérêt humain que la pièce de Dario Niccodémi, *Le Refuge*, représentée à l'Alcazar.

Inquiétudes.

La lumière est blafarde. Il se prépare quelque chose dans le ciel ou sur la terre. La foule vit dans l'attente d'un événement. L'Exposition universelle? Les élections législatives? La Comète? Lequel? On hésite : on ne sait trop s'il faut se réjouir ou s'apprêter au trépas. Dans l'ordre international pourtant, c'est la bonace ou presque. Les vagues ont des tonalités plombées. Quelques remous autour d'un discours de Canalejas, premier d'Espagne, les élections anglaises, les Congrès socialistes. Il en faut davantage pour passionner l'opinion publique belge. Qu'est-ce qui fait qu'elle n'est pas comme à l'habituée? Le flamingantisme? On en parle. La loi Cooremans? On en discute. La mise en œuvre de la Jonction? On s'en désintéresse. L'attention n'est pas fixée, à cet instant, sur le Parlement. Furnémont, Demblon et l'abbé Daens peuvent lancer quelques réparties drôlatiques ou mordantes. Elles n'ont que peu d'écho. C'est bien dans l'ordre cosmique que se localisent les préoccupations. Des coïncidences s'établissent. Il pleut, en dépit des prévisions obstinément optimistes du Vieux Major. L'océan dévore le *Pluviôse*, puis l'*Amiral Chanzy*. Il flotte en Europe un peu de l'atmosphère de l'An Mil.

A Bruxelles, M. Stroobant, astronome réputé, pose dans le *Soir* une question qui fera rire d'abord, puis

suscitera l'angoisse : « Est-ce la fin du monde ? » Les réactions, à Bruxelles, sont spécifiques. On rira de la Comète, on la chansonnera, l'on boira à son signe qui est favorable aux vins. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'elle tient la vedette. Elle approche. L'on pourra, bientôt, dans le ciel, la voir à l'œil nu. On en parle à la réunion des délégués anglais, allemands et belges, qui délibèrent sur la délimitation du trentième méridien. On en parle à la représentation de *Chantecler*, au Théâtre des Galeries, où Rostand est acclamé. L'approche mystérieuse du danger fait que, en écoutant parler les bêtes en alexandrins frelatés, les spectateurs s'imaginent reprendre contact avec des réalités plus vraies. Ils font fête à la pièce parce qu'ils se croient réellement fatigués, comme le disent les critiques, des adultères parfumés et des sentimentalités béates.

On parle de la Comète plus que du débat scolaire, plus que de la nomination de M. von Flotow en qualité de nouveau ministre d'Allemagne. On en parlerait tantôt plus que de l'inauguration d'un nouveau music-hall, les Folies-Bergère, rue des Croisades, avec Colette, le mime Wague, à qui succéderont Damia, au début de sa carrière, et Dalbret, dans le plein feu de sa vogue. Les Bruxellois ont les yeux au ciel, puisque le danger est là.

Puis, ils s'accoutumeront. A l'image de la Comète s'en superposeront d'autres. La joie revient d'autant plus frénétique qu'elle aura parfois le grand plongeon dans le néant comme perspective. Les premières fusées des fêtes populaires éclatent. On inaugure les moyens de transport.

Les nouveaux autobus sont lâchés et les tramways se multiplient. La gueuze coule avant le champagne. Ils rivaliseront. D'une représentation de *Mademoiselle Beulemans*, dont la première a été un retentissant succès, la foule sort pleine d'attendrissement pour le terroir. La Belgique et Bruxelles vont être à l'honneur. Le levain des enthousiasmes monte. Le deuil de la Cour est levé. Les yeux se tournent vers la Petite Suisse et le Bois de la Cambre.

Exposition. *Worlds Fair!*

Les soldats fourbissent leurs armes pour les défilés et les réceptions. L'on habitue les chevaux, dans la cour de la gendarmerie et des casernes, aux détonations et au tumulte. On astique les cuivres des devantures. Les hôteliers renouvellent leurs cartes et leurs tarifs. Les commerçants et les industriels s'affairent. Avez-vous votre stand ? Le trafic s'accroît entre la Bourse et l'Avenue des Nations. Il pleut, qu'importe, le ciel s'éclairera. Le soleil ne refusera pas d'être de la partie. Bruxelles, se lamente Christine, se transforme en un immense décor. La collaboratrice du *Soir* déplore l'hypocrisie qui cache chantiers et démolitions sous de grands panneaux-réclame.

Les hauts-de-forme sortent des cartons et les falbalas et les habits chamarrés et les sifflets de cérémonie. Tailleurs, tailleuses sont sur les dents. Sera-t-on prêt ? Sortons par prudence les parapluies ! Il pleut !

Il pleut toujours !

20 avril.

21 avril.

22 avril.

Roosevelt annonce qu'il assistera au raouût du 24 avril et les Sénégalais viennent prendre leur place au Pavillon colonial français.

La ville est en fête, mais les ondées ne cessent pas. Serait-ce la Comète?

Rien n'est achevé, comme d'habitude, mais à l'inauguration, le public se sent heureux quand même. Il y a les guides, les lanciers et les chasseurs à pied, en grande tenue. Le patriotisme et l'enthousiasme coulent à pleins bords. Que de prodiges accomplis! Derrière les drapeaux, les troupes aux uniformes éclatants, la foule, maintenue au delà des barrières Nadar, aperçoit de biais la façade de l'Exposition. Elle est due à l'architecte Acker. Il l'a établie sur un plateau, à quelques mètres au-dessus du niveau de la grande entrée. Deux pavillons la flanquent. L'un donne accès à la section belge et aux sections étrangères. L'autre forme le côté d'une place sur laquelle débouche une large avenue qui mène aux pavillons. L'ensemble est de bon goût. Habits, toilettes claires, jupes longues qui font la taille de guêpe, manches étoffées ; ce serait la joie des yeux si le soleil voulait éclairer le champ de fête, mais il fait froid et le ciel boude.

Les spectateurs se montrent le cortège royal. Une poussée de la foule déborde les gendarmes. L'un d'eux vient bousculer le Roi. Est-ce un présage? Puis personne

n'y pense plus. Les cuivres sonnent aux champs. Les *Brabançottes* éclatent et les discours commencent. Le thème sera usé, du premier coup, jusqu'à la corde, tant les orateurs le fatigueront au cours de la réception officielle, du banquet, de l'ouverture de Bruxelles-Kermesse. Le baron Janssens, président du Comité exécutif, aura cependant des trouvailles pour joindre à son triomphe personnel les directeurs généraux Keym, le comte Adrien van der Burght et leurs collaborateurs. Il rend grâce à l'ingénieur Masion qui « a créé sous l'Exposition une ville souterraine », à M. de Loneux « pour qui l'électricité n'a plus de mystères », à M. Hamaide « qui se meut, dans l'enchevêtrement des rails d'acier aussi aisément que les doigts d'une jeune fille dans les éveux de soie ».

Il pleut, il vente. Les drapeaux se déchirent. Qu'importe! Les réalisations sont là. Le coup d'œil a paru admirable. La foule jettera tantôt un regard sur la section anglaise, le Pavillon allemand qui se dresse, tout seul, mastoc et hautain, le Zillertahl, aspect plus accueillant de la puissance allemande, et le *Wild West Show*, l'inévitable plaine des attractions.

Attractions! Arrivée de Teddy. L'ancien *cowboy* est là. Il débarque, accompagné de sa femme, de sa fille Ethel et de son fils Kermont. Va-t-il point tirer des coups de revolver et prendre au lasso les agents de police postés sur son parcours. Il apporte un peu de poussière du

Far West et s'apprête à parler, comme au Ranch, le cigare aux lèvres, en marquant le rythme, les mains battantes, comme s'il s'applaudissait. A Paris, d'où il vient en coup de pistolet, il a métingué, il n'y a pas d'autre terme, sur le citoyen d'une république. Il s'en fait une idée énergique, mais hybride. Il l'apporte, comme elle lui est venue, à l'Europe qui a besoin d'une leçon. Son civisme allie la décision du toréador à la brutalité des barons anglais du XIV^e siècle. Il campe son citoyen, dans l'arène faisant face au danger comme au taureau, le visage plein de sueur et de sang. Son exemple est « Hotspur », qui deviendra plus tard héros de cinéma sans scrupules et pourtant plein de grandeur d'âme. C'est un mousquetaire naturalisé citoyen américain et qui, sous la cotte de buffle, n'a pas prétendu abandonner son chapeau à plumes. Il est ahurissant d'emballlement, de lyrisme et de naïveté. L'origine du jazz est là plus que partout ailleurs. C'est de l'érudition syncopée, mêlée de cris d'Indien. A Bruxelles, Teddy entretiendra son public, sur le même mode, d'un sujet qui en dit assez par son titre : « Time is money ».

Le président Roosevelt est à peine arrivé qu'il songe à repartir. C'est le prophète des temps nouveaux. Mouvement. Vitesse. Bannière étoilée. Vivent l'Amérique et les Américains. Il a traversé la ville de part en part. Il a soulevé l'enthousiasme comme un avaleur de pétrole ou un mangeur de pigeons vivants : il est satisfait. Les Bruxellois n'étaient pas encore revenus de leur ahurissement qu'il était déjà loin.

Nouvelles du jour.

Edouard VII meurt. La bataille électorale bat son plein en Belgique. Elle dispose d'un personnel régulier : elle manquera de spectateurs et de badauds. Ils sont ailleurs. Qu'est-ce qui fait que la liesse n'est pas limpide ? Le mois de mai patauge ; les nuages promènent toujours leurs visages de cendre, de suie et de fumée. L'on y repense. C'est peut-être elle ? A Rome, le Cardinal Rampolla décide que la Cathédrale restera ouverte la nuit pour les fidèles apeurés. La température s'élève et les étoiles filantes se multiplient. Tous les cas de folie ont enfin une cause. A Constantinople, Abdul Hamid, l'araignée rouge, passe des nuits d'insomnie. A Lisbonne, un charlatan vend un antidote contre les gaz toxiques : « l'anti-halleyine ». L'Impératrice Eugénie demande asile au Vatican. Berlin attend la Comète de Halley avec anxiété ; Paris, avec belle humeur ; Bruxelles, sans défaillance.

Synthèse ?

Est-ce bien ainsi que cela se passa ? S'il faut en croire journaux et journalistes, sans doute ! Ils dégagent un fond de vérité de tous les soucis quotidiens et comme un liseron cueilli, parmi cent épis, ils le montent en épingle : l'histoire est faite de ces stylisations, de ces simplifications dont on demeure confondu. Il y eut la Comète et mille autres choses, mais il y eut effectivement la Comète.

Elle passa sans bruit. Elle ne provoqua point de catastrophe. L'air liquéfié ne révéla pas de changement à

l'analyse et elle poursuivit sa course au-dessus du Petit Chien, à une vingtaine de degrés de Regulus qui appartient à la Constellation du Lion, pour descendre un peu plus vers le Sud et en une course vertigineuse s'éloigna de notre planète.

Qui ne voudrait savoir, non pour dresser une statistique, mais en avoir le cœur net, dans quelle mesure la consommation du champagne augmenta au Chien Vert, à Bruxelles-Kermesse, dans la nuit où la Comète de Halley fut le plus près de la Terre!